

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 8

Artikel: Le bon moyen
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toutes les dimensions chevauchant des crochets plantés à l'embrasure de la fenêtre ; scellée contre le mur, en pleine lumière, une perceuse à main, flanquée à droite et à gauche d'un jeu de forêts bien alignées. A l'autre extrémité de l'établi, un tour à pied avec ses accessoires. Sur une table basse, au milieu de l'atelier, une sorte de cage de fer supportant des rouages, des encliquetages d'un mécanisme apparemment inachevé.

— Voyez, messire, me dit le bénédictin, en tournant vers moi sa face glabre et émaciée, je monte un mécanisme de réveil que notre révèrend père m'a chargé d'ajuster à l'horloge de notre monastère !

Il parle d'une voix lointaine et vieillotte comme le timbre des horloges antiques, et n'a nullement l'air surpris de ma présence dans son atelier si ordré et si bien outillé.

— Un réveil du système de Carovagius ? lui répliquai-je d'un ton naturel, qui me surprend moi-même, et mes yeux tombent sur un calendrier perpétuel gravé sur une planchette de chêne et enrichi d'enluminures : millésime : mille cinq cent et neuf ! On faisait déjà de l'horlogerie en ce temps-là ?...

Mais le moine-mécanicien interrompait mes réflexions.

— Oui, maître Estaquaz, un réveil du système de Carovagius, mais avec un perfectionnement de mon invention... Et un afflux de sang colorait les pommettes du vieux mathématicien, qui continuait en s'animant peu à peu.

— Mon réveil sonnera automatiquement, le jour pour les offices de prime, tierce, sexte et none, et la nuit pour les vêpres, les complies, les nocturnes et les laudes ; voilà mon invention, messire, qu'en dites-vous ?... Le profane Carovagius est en retard ! Voyez-vous, les couvents ont trouvé, et célé, bien avant les profanes, toute la mécanique, toute la civilisation... Embusqué derrière la pierre du cromlech, ayant l'hirmensul comme point de visée, le savant druide celtique lisait, dans son cirque de menhirs, non seulement l'heure, mais la saison et le méridien. Ce sont les images, ces prêtres-astrologues chaldéens, qui sont les inventeurs du gnomon et du polos, les premiers cadrons solaires. Les historiens profanes l'ignorent, mais moi je sais que c'est un frère bénédictin qui a adapté au sablier un cadran avec aiguilles marquant le temps.

Je vous accorde que les clepsidres de l'antiquité ont été perfectionnées par le profane Ctesibius ; mais l'honneur de l'invention géniale de l'horloge à poids moteur, du balancier et de l'échappement revient au moine Gerbert, savant mathématicien. C'est lui le vrai père de l'horlogerie. Quand Giovanni Dondi présente à Hubert, prince de Carrare, son horloge astronomique, qui lui avait coûté seize années de travail, de 1338 à 1354, et qui fit l'admiration générale, l'invention de Gerbert datait de trois siècles et demi, déjà !...

Et après Gerbert, que de moines-horlogers ont utilisé sa géniale trouvaille et ont construit de vrais chefs-d'œuvre de mécanique !

Venez, messire, venez ! poursuit le bénédictin en se levant de son escabeau.

Nous sortons de la spacieuse cellule du savant moine-mécanicien par une lourde porte en chêne épais, de style ogival. Mon guide la ferme à clef. Dédale de corridors en pierre, frais, peu éclairés, larges, mais bas ; escaliers en pente douce, aux marches à large foulée ; barrières en pierre, ajourées d'ornements ouvrés en feuille de trèfle ou de frises à feuilles d'érable. Nous croisons de temps en temps une forme humaine drapée de bure, la cape baissée, qui, d'un geste strict, fait silencieusement le signe de croix, passe, s'éloigne. Nous montons. Par une baie, mi-fenêtre, mi-meurtriére, j'aperçois des remises, des hangars, une étable, les dépendances d'une abbaye.

— L'abbaye de dominus Ponciius de Saint-Oyens de Joux, répond le moine à mon regard interrogateur ; puis il reprend son chapelet qu'il égrène.

Enfin, il s'arrête devant une porte bardée de fer, constellée de têtes de clous. Il détache de sa ceinture une énorme clef qui s'introduit sans

bruit dans la serrure. Nous entrons dans une salle carrée ; c'est le haut d'une tour dont on voit la charpente en pointe. Cette vaste pièce est entièrement occupée par une horloge énorme.

Un tic-tac d'horloge frappe mon oreille.

— Oui, maître Estaquaz, un balancier !... Ça vous surprend ! Encore une de mes inventions. L'horloge que vous voyez installée ici est une horloge à poids, et j'ai remplacé le foliot oscillant à chaque dent de la roue d'échappement, par un balancier, messire, ajouta le bénédictin avec un regard de triomphe.

Mes souvenirs se brouillaient. Moi qui croyais que le balancier était dû à Huygens, du dix-septième siècle.

— Voyez ici le cadran des secondes !...

Le savant écoutait avec ivresse le tic-tac, et son œil brillant d'une étrange lueur suivait la petite aiguille sautillante.

— Quelle précision, messire ! Le soleil n'est pas plus ponctuel ! Venez, venez voir ma sonnerie, mes dindelles, mes automates.

Il me saisit par la manche et m'entraîna vers l'autre face de son étonnante mécanique.

— Attention ! Voici l'heure !

Alors, la scène qui se passa devant mes yeux, dans cette tour solitaire du couvent, me plongea dans l'émerveillement.

L'aiguille des minutes, un trident de Neptune, arrivait sur midi : alors, au fronton, deux Reconnues se tournent vers un coq qui chante trois fois en battant des ailes. Sur une scène, en dessous, l'ange Gabriel ouvre une porte, s'avance vers Marie et la sauve ; le Saint-Esprit descend sur elle et Dieu le Père la bénit par trois signes de croix ; le mystère est accompli ; c'est l'Annonciation.

— Le carillon ! clame mon moine, qui geste comme un fou.

Sur une deuxième scène, plus vaste, à hauteur d'homme, quatorze anges carillonnent sur les dindelles les dix strophes de l'hymne de saint Jean. Au milieu, le directeur bat la mesure et se tourne vers chaque groupe de sept anges qui fait entendre alternativement une strophe. A la septième, saint Pierre ouvre une porte, s'avance et regarde le peuple. A la huitième, il ouvre la porte des apôtres, que deux enfants montrent du doigt : la procession se prépare. Incontinent paraissent les douze apôtres, un marteau à la main.

— A une heure, interrompt mon bénédictin, le premier apôtre frappera un coup ; à deux heures, le deuxième donnera deux coups. A douze heures, la procession passera tout entière et chaque saint frappera un coup...

Je voulus voir alors de plus près la merveille de mon savant inventeur ; mais à peine avais-je soulevé la fermeture que deux Hercules placés de chaque côté de la scène laissèrent tomber, avec un fracas de tonnerre, les masses dont ils étaient armés.

... Je sursaute et me réveille brusquement dans la caverne à Jean du Bois ; mon feu s'est éteint et le temps s'est couvert ; il va faire de l'orage.

— Je me frotte les yeux et tourne instinctivement mes regards vers le fond de la grotte : mais seule une touffe de capillaire pend à la roche. J'ai rêvé...

En passant à côté du Champ du Vieux Moutier, je vois des gens qui bêchent leur jardin...

Cyprien.

Politesse. — M. W. qui est septuagénaire, depuis quelques années, rencontre le tout petit Jacques, auquel il demande :

— Comment se porte ta grand'mère, mon petit ami ?

— Très bien, répond le bambin.

Puis il ajoute poliment :

— Et la vôtre ?

Le bon moyen. — Des voyageurs pour Nice engagent la conversation :

— Vous irez sans doute jusqu'à Monte-Carlo ?

— C'est le but de mon voyage.

— Vous jouerez ?

— Je ne fais que ça : deux séances par jour et je ne perds jamais...

— Vous me ferez connaître votre système ?

— Il est bien simple : je joue du violon.

L'INSPECTEUR



ECOLE vient de sonner, la cloche vibre sourdement encore dans le clocher du collège. Là-bas, sur la route qui dévale la colline, un homme s'approche à grands pas : c'est l'inspecteur !

Très tôt, il a quitté la capitale. Le petit train a gravi les coteaux, longé les collines, cotoyé la rivière, traversé la cité médiévale. Il a quitté le train, pris la route qui monte. Sans souci de la longueur du chemin, qu'il vente ou qu'il gèle, ou que le soleil poudroie, il va, par monts et vaux, jusqu'au petit village dont il doit visiter les classes : c'est l'inspecteur !

L'école est commencée. Il entre : la gent enfantine se lève, et le régent répond à sa cordiale poignée de main, puis dépose son chapeau et son manteau à la patère. Monsieur l'inspecteur s'installe au pupitre, il feuille les registres, vérifie les cahiers. Il pose des questions, fait lire ce groupe, calculer celui-là. A la carte, il faut qu'on lui montre où la Sarine prend sa source, — c'est un piège ! — et nommer trois villes sur le Rhin, et tous les sommets des Alpes valaisannes.

Quand la matinée est finie, il reprend son manteau, son chapeau et sa sacoche, et, toujours du même pas, il s'en va ailleurs rendre semblable visite : c'est l'inspecteur !

Partout il va et partout s'enquiert ! Instituteurs et autorités, nul ne lui reste inconnu, il doit tout voir et tout prévoir : c'est l'inspecteur !

Quand des années ont passé, il change d'arrondissement, il s'en va vers d'autres collines et vers d'autres rivages continuer sa délicate mission. On l'a vu, jusqu'à hier. Demain, on ne le verra plus entrer dans la classe tiède ; on n'entendra plus sa voix chaleureuse... et alors on sent que les ans ont passé, et que l'on a vieilli !

Lui, l'inspecteur, il va où sa tâche l'appelle, sachant que son devoir ne change pas : il est l'inspecteur, le guide, le conseiller, le protecteur de l'Ecole. Son courage ne faiblit pas : qu'il neige ou qu'il bruine, ou que l'automne dore les frondaisons, il s'empresse vers le collège où la jeunesse étudie, où mûrit la moisson de demain !

Qui, mieux que lui, saurait parler de cette patrie qu'il connaît si bien, qu'il aime et qu'il sert : c'est l'inspecteur !

St-Urbain.

A L'ABBAYE



NTREZ, entrez, Mesdames et Messieurs, vous allez voir ici un spectacle qui vous fera oublier les pagaines de votre ménage et les jérémiales de votre belle-mère. Entrez, entrez : pendant quelques instants vous ne penserez pas à la crise. Si vous ne voulez pas l'oublier, entrez quand même pour que, moi au moins je n'en souffre pas ! Dégeliez vos portemonnaie !

Amusés, les badauds se pressent à la caisse du spirituel bateleur qui, depuis quelques jours, s'est installé à la foire du Midi.

J'ai pensé que ce forain, avant d'être un homme d'esprit, est un économiste qui s'ignore.

Pour peu qu'il sache écrire, décortiquer une statistique et employer des mots à soixantequinze centimes, on le sacrerait technicien. Car il y a, à mon humble avis, dans sa parade une claire explication des causes de la crise et une juste indication de son remède.

De quoi se plaignent les financiers et les hommes d'affaires ?

D'un manque de circulation. L'argent ne voyage pas assez.

Et malgré cela tous les financiers et tous les hommes d'affaires y regardent à deux fois avant d'engager un sou dans une entreprise.

On va prêcher partout :

— Economisez ! Economisez !

Mais si tout le monde se met à économiser, c'est seulement alors que nous allons être dans le péril.

Que ceux qui comme moi n'ont rien ou pas grand'chose, hésitent à lâcher quelques francs, passe encore. Mais que des magnats de la finance comme j'en connais — un journaliste doit, hélas, fréquenter tous les milieux — n'ignorent d'acqué-.